



Dulcis mea angelus. Sevan.

par

Hema00

1. Dulcis mea angelus. Sevan.
2. Chapitre 2
3. Chapitre 3



Dulcis mea angelus. Sevan.

' Sevan Diana Capucine Fotroy.

-Quoi ? '

La Marâtre fronce les velus blaireaux qui surplombent ses yeux de rats et qui lui servent de sourcils.

'Je te prierais de mettre tes chaussettes sales dans la CORBEILLE A LINGE SALE , et non sur la table basse, parce que, nous savons tous à quel point tu sens bon des panards, pas besoin de nous le montrer continuellement. Pigé ? '

La Grosse n'attend même pas ma réponse et s'en va avec mes chaussettes entre le pouce et l'index, le bras tendu.

J'attends qu'elle quitte le minuscule salon de mon père pour appeler Maman. Je sors mon téléphone, qui est, soit dit en passant, un cadeau du père qui tente de m'acheter. Je ne cède pas, je profite, nuance. Maman décroche à la troisième sonnerie.

'Anabella Houret secrétaire de Mr.Deloisel dirigeant de chez Déco à Gogo, que puis-je pour vous ?

-Où trouves-tu ton souffle pour balancer une phrase aussi longue en deux secondes, bon sang ?

-Ne jure pas délinquante, et puis j'ai du boulot, qu'est ce qu'il y a ?

-"Bon sang" n'est pas vulgaire Maman, et je t'appelle parce que je me demandais si tu pouvais me payer l'internat pour cette année.

Une, deux, trois minutes de silence.

-Maman ?

-...L'internat, tu dis ?

-Excellente audition, tu ne vieillis pas si mal que ça finalement.'

Je m'attendais à un demi-rire voir même un grognement de désapprobation, mais pas à un silence si... gênant.

'... Maman ?

-L'internat c'est non, Sevan.

-Mais Maman !... '

Et je me retrouve à écouter le tut-tut lamentable du téléphone sèchement raccroché, comme une idiote.

Je savais qu'elle dirait non, mais je suis stupide, alors j'ai quand même tenté. Est-elle vexée ? Est-ce qu'elle a raccroché pour ne pas avoir à dire que nous n'avons pas les sous pour me payer l'internat ?

Je ne sais pas, je culpabilise un peu. Pourtant cela ne dure qu'un dixième de seconde, étant donné qu'ensuite, je me rappelle pourquoi je demande l'internat.

En soi, je crois que je détiens le record nationale de la situation familiale la plus désastreuse qui soit.

Vous voulez la connaître ? Question stupide. Évidemment. La voici :

Une mère cocue et dépravée, un père alcoolique aux accès de colère croissants, une belle-mère laide, idiote, une grande soeur en centre de désintox', un grand frère fantôme, et une maison dans un quartier sale, mal fréquenté.

Pourtant je tiens le coup. Et je ne sais pas pourquoi, ni même comment.

Bennie est accroupie dans un coin de sa chambre stérile. Elle se balance d'avant en arrière, et babille un psittacisme indéchiffrable, les paupières closes. La position typique dans laquelle je la retrouve indéfiniment dans le centre. Je pense que le mieux, pour elle ce serait le centre psychiatrique de la grande ville, mais Maman dit que non, que l'hôpital psychiatrique c'est pour les fous, que Bennie elle serait malheureuse là-bas. Ce que je n'ose pas lui dire c'est que, elle est complètement tarée Bennie, et qu'ici où là-bas, elle est pas heureuse. Peut-être qu'elle le sera jamais plus.

Je l'attrape par ses poignets striés de cicatrices et de piqûres et la force à s'asseoir sur le lit.

Est ce qu'aujourd'hui elle va parler ? Je ne suis pas sûre, c'est rare qu'elle parle. En générale quand elle ouvre la bouche c'est pour chanter ou dire des trucs complètement incohérents. Je passe ma main dans ses cheveux secs.

'Ah cette foutue Madame Kasinzky, si je la chope elle va m'entendre. Non mais sérieux, elle te lave les cheveux avec quoi ? De la Javel ? '

Un petit bruit sourd, saccadé me fait comprendre que Bennie ... rit ? Je suis tellement émerveillée par son petit rire nonchalant que moi aussi, je m'esclaffe. Et je la regarde avec des yeux exorbités parce que cela fait un an et demi qu'aucun sentiment ne la stimule, et qu'elle vient, sous mes yeux de rire, comme si c'était parfaitement normal.

Rien de plus courant, non ? Néanmoins j'aurais aimé la prendre en photo, pour montrer à Maman qu'elle n'est pas partie, qu'il y a encore un morceau du puzzle, qu'il y a encore de l'espoir. Et pendant une demie seconde, Bennie et moi nous n'avons plus que sept et huit ans, et nous nous trouvons dans le grand salon chaleureux de tante Adèle, la veille de Noël riant aux éclats à cause du vieux chat Griffon qui se prend les pattes dans le sapin et s'affale sur la moquette,



parce que c'est l'un des rares et précieux souvenirs que j'ai de Bennie le sourire aux lèvres. Et puis le décor accueillant s'effondre, laissant place aux néons éblouissants et aux murs blancs et stériles de la chambre du centre. Et Bennie ne rit déjà plus.

Les hurlements stridents de Mme.Outchnavoulski -la voisine du deuxième- me réveillent à sept heures du matin. Avec la paresse d'un retraité milliardaire, je prend le seau d'eau sale de la Marâtre et le vide entièrement par la fenêtre. Une volée d'insultes et de menaces furieuses où mon nom est savamment écorché atteignent ma fenêtre. Après quoi je clos les volets et retourne me coucher.

Quoi ? Parce que hurler après son mari en russe à l'heure où même les mêmes dorment encore c'est acceptable peut-être ? Passons, le fait est que je n'ai aucune envie de dormir, ce qui m'amène à allumer mon téléphone. Onze appels manqués du père. Ce qui m'amène à l'éteindre.

En me servant des céréales je me rends compte que la Grosse n'est pas là, et que j'ai donc le miteux appartement pour moi jusqu'à vingt deux heures environ si elle ne compte pas revenir avant son joyeux galopin. Demain je rentre chez Maman. Le seul fait de me le répéter encore et encore me plonge dans un sentiment infinie de quiétude et d'excitation. Faut régler cette histoire de pensionnat, aussi . Il n'est pas question de vivre sous le même toit que cet alcool et cette vache. Il n'est pas non plus question que je vive chez Maman. Parce que je ne supporte plus de la voir se donner à une enflure de haut niveau dans la pièce d'à côté pour m'acheter des Chocapic. Mr.Deloisel , c'est la plus grosse erreur de l'humanité qui soit, une espèce d'immondice purulente que le monde a fait par accident et qui le regrette amèrement et ce depuis sa venue au monde. 'C'est ton corps ou ton job, ma jolie.', qu'il disait à Maman. Je m'en rappelle. Je vous l'ai dit, c'est dans la chambre d'à côté.

Et nos murs sont aussi fins que du papier.

Vingt heure quinze la porte d'entrée s'ouvre et le plancher ploie sous le poids de la Baleine. Enfin, il ploie, excusez-moi, il hurle de douleur. Bien évidemment, comme toujours c'est avec une douceur incomparable et pleine de charme qu'elle braille à travers la maison pour savoir si quelqu'un s'y trouve déjà. Elle sait pertinemment que je suis là, c'est juste une question d'habitude. Doit y avoir un problème psychologique là-dessous.

'Je suis là.

-Oui, je suis au courant.

-Alors pour quelle raison épuises-tu ta salive ?

-Histoire de voir si quelqu'un d'autre se trouve ici.

-Tu penses qu'un tueur en série t'aurais répondu que, oui il est là, et qu'il fait des pâtes alla carbonara avant de t'égorger à la Dexter sur le plancher plastifié ?

-Je me demande pourquoi je te parle.

-Idem. '

Mon père rentre à onze heures. Il titube, il halète. Sa tête dodeline et il sent le bourbon. Pourtant aujourd'hui j'ai fais comme Maman m'a dit. J'ai prié. Faut croire qu'ils ont un soucis avec le réseau là-haut.

Je fais comme toutes les fois où ça se produit. D'habitude tout se déroule avec rapidité, et simplicité. Je vais dans ma chambre, j'ouvre le tiroir rose couvert de strass, je prend la clé qui s'y cache au fond, je m'enferme dans le grenier.

Facile.

Et pourtant ce soir, ça ne s'est pas passé comme prévu.

Je détail dans la pièce humide qui me sert de chambre, je bute contre le canapé, au passage. Mes mains attrapent la poignée, la tourne avec violence, j'ouvre le tiroir rose couvert de strass.

Pas de clé.

Et je n'ai même pas le temps de réaliser ce qu'il va m'arriver, je n'ai même pas le temps de calmer le tremblement fébrile de mes mains moites, parce que sa main enserme déjà mon cou.

Et parce que l'autre renverse ma tête en arrière. Sa bouche couverte de bave et de reste d'alcool se trouve si près de mon oreille qu'elle frôle les cheveux qui courent sur ma tempe. Son haleine chaude et poisseuse arrivent à moi en même temps que ses mots.

'Tu t'appelles la foi où tu m'as promis Anabelle ? T'as aucune parole 'spèce de traînée.'

A ce moment-là, j'ai su ce que le lendemain, je dirais à mon professeur principal.

Je lui dirais que mon vélo avait déraillé. Que les bosses sur la chaussée étaient trop hautes, et qu'elles m'avaient faite atterrir sur la joue et sur le bras, sans doute que j'avais changé de vitesse trop rapidement. Sans doute que mon vélo était trop vieux et qu'il devait être changé.

Parce que si je leur dis que mon père m'a tabassé à sang, pensant que j'étais son ex-femme après avoir fait le tour des bars de la ville, alors il ira en prison.

Et quand il en sortira il me frappera jusqu'à ce que j'en crève.

Et sa main, elle, est avide, elle salive de pouvoir marquer son passage sur mes bras, ma mâchoire, mon dos. Ses ongles décollent mon cuir chevelu, il tire si fort que je me dis qu'il est impossible de survivre à ça, alors il me prouve que mes limites sont bien plus loin. Parce qu'en une seconde je suis à terre, recroquevillée sur mon corps tremblant luttant contre moi-même pour ne pas hurler sous les coups de poings, de ceintures du père qui prend son temps pour faire



durer le supplice, qui a pratiquement le sourire aux lèvres, et je vis encore, alors que je devrais mourir maintenant, je devrais déjà être morte. Ce soir là il avait bu bien plus que d'habitude.



Chapitre 2

La litanie des appareils médicaux de l'hôpital me réveillent le matin d'après.
Mais quand je ferme les yeux, je suis devant le tiroir, rose, couvert de strass ouvert.
Et vide.

Je force mes jambes a bougé, et c'est un miracle qu'elles y arrivent encore. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous décrire à quel point il m'a esquiné, ça à l'air plutôt clair, néanmoins me voilà debout, devant le miroir carré des minuscules W.C de la chambre. Et je suis terrifiée par ce que je vois. Pourtant, les bleus, les plaies ça me connaît, seulement, en ce moment, je ne vois plus Sevan. Elle est cachée sous des montagnes violettes, des crevasses entourées de gaze, sous un oeil gonflé, et violet. Puis les fragments d'informations qui m'avaient échappés au réveil émerge, et je me fige.

' Qu'est ce qui s'est passé ? '

'Qu'est c'que je fait là ? '

' Qui m'a ramené ? '

Et je maudis ce foutu tiroir rose d'avoir bouffé la clé. Je maudis le ciel de m'avoir conçue. Je maudis le monde entier d'avoir laissé ma vie être si chaotique. Je maudis le lit d'hôpital d'être si froid. Je maudis mes yeux de ne pas vouloir oublier. Puis je m'endors. Et je maudis ces foutus cauchemars de me réveiller.

'Mademoiselle, hum... Fotroy ?' La voix de la doctresse était douce mais pressante. Elle avait sur le sommet de la tête un amas de cheveux ondulés, ramassés dans un chignon négligé d'où des mèches blondes encadrées son visage pâlichon. Ses doigts allongés tenaient fermement la fameuse planche en bois accrochées aux lits d'hôpitaux qui résumant l'état du patient. Elle venait d'appuyer trop fort de le ' y ' de mon nom pensant qu'il se disait Fotroi.

'On le prononce Fotroi, en fait.

-Autant pour moi. Je suis le docteur Kaset , elle m 'offre un léger sourire.Vous rappelez vous de quoi que ce soit à propos de la manière dont vous êtes arrivée ici Mademoiselle Fotr...

-Appelez moi Sevan.'

Surprise et légèrement offensée, elle continue d'une voix qui se veut sévère mais qui me parait plaintive.

'Sevan. Très bien.

-Non, je n'ai aucun souvenir de qui m'a ramenée ici.

-Fort bien. Êtes-vous, Made... Sevan, se corrigea-t-elle, en mesure de m'expliquer ce qu'il vous est arrivée ?

-Je suis tombée à vélo. '

Si je dois le sortir à mes profs, autant le sortir aux toubibs.

'Il aurait été logique de retrouver votre vélo là où nous vous avons trouvée Sevan. Ce ne fut pas le cas.

-On me l'a volé. '

Le mensonge est une habitude et plus que ça encore, une nécessité dans mon cas.

Un soupir. Long, forcé. De toute évidence elle sait. Elle est exaspérée de me voir nier ce qui est indéniable.

'Lorsque vous serez disposée à répondre à mes questions par de franches réponses vous n'aurez qu'à me demander auprès des infirmières. Bonne fin de journée Sevan. '

Elle entreprend de se retirer avant que je ne l'interpelle.

' Docteur Kaset ! '

Elle se retourne.

'Sevan.

-Qui m'a ramené ? Depuis combien de temps suis-je ici ? Où est ma mère ? Et puis, vous avez dit m'avoir... retrouvée ?
Son corps flottant dans la typique blouse de médecin blanche vient s'asseoir sur mon lit. Ses yeux reflète un soupçon de tristesse. De pitié. Et de... fierté ?

' Il était près de cinq heures du matin avant-hier quand nous avons reçu un appel anonyme nous prévenant la présence du corps d'une adolescente près de la route nationale qui borde le canal. Nous avons donc, envoyé les ambulances chercher le blessé. Vous, en l'occurrence. Après des heures de soins intensifs , les pompiers ont pensé avoir tout fait. Ils étaient certains que vous étiez mortes, cette capacité chez les docteurs à prononcer le mot fatal sans frémir est assez effrayante. Mais...vous... soupir . Votre état était déplorable.Vraiment. J'ai rarement vu pire. un frisson la parcourut ..C'est un miracle que vous soyez toujours en vie. '

Il m'a fallu un moment pour m'en remettre, je m'en suis aperçue lorsque j'ai rouvert les yeux -douloureusement- et qu'il faisait nuit noire. C'est alors que je me rend compte qu'elle ne m'a pas dit où se trouvait Maman. Un oubli sans doute.

Je n'ai pas pu me rendormir de toute la nuit. Je tente six fois de me lever. De m'échapper. Et six fois de suite je me



retrouve à hurler de douleur, enfonçant la tête dans les coussins durs et froids aux relents de désinfectants. La souffrance est atroce, le moindre mouvement est ressenti comme de la lave en fusion coulant dans mes plus grosses artères jusqu'aux plus maigres de mes veines. J'ai tellement peur que j'abats la couverture sur le côté d'un coup de bras violent, dévoilant mes jambes immondes au clair de lune. Mais au moins, j'ai toujours mes jambes, c'est déjà pas mal. Des bleus, des hématomes, des cicatrices laiteuses courent sur ma peau un brin hâlée et des plaies couvertes de gaze blanche couvrent mes jambes. Je retombe sur le lit avec lourdeur, épuisée d'être effrayée. Je sombre dans un sommeil lourd, vide, sans rêve ni cauchemar. Un bon sommeil.

'Je peux téléphoner à ma Mère ?

-A ta guise. ' Elle me tutoie. Bon. Pourquoi pas.

Le Docteur Kaset consulte les profondes entailles de ma voisine de chambre, Adelaïde. Vous me direz que, c'est toujours bien de la compagnie dans ces moments là non ?

Elle est sourde.

Ça fait tout de suite beaucoup moins de compagnie. Le téléphone est dans le couloir je crois, j'entends les infirmières l'utiliser la nuit. Il y en a aussi un derrière moi, mais il faut que je me dégorge les jambes.

' Voyons si tu tiens le coup Sevan. '

Je dégage la couverture qui me plaque au matelas froid et dur et balance mes jambes hors du lit.

Mais bien sûr Sevan, balancer tes jambes mutilés de l'autre côté du lit sera trrrrès agréable, ça va de soi. Hein ? Si je n'aurais pas put y aller en douceur ? Voyons, non, jamais de la vie. Et mes jambes me font un mal de chien. 'Idiotie ! 'murmurais-je. Mon dos aussi me fait mal, c'est la première fois que je me lève aussi vite depuis mon arrivée à l'hôpital, et c'est très douloureux. Tellement que ça me donne le tournis. Je m'accroche aux barreaux en fer du lit. Ma migraine embrouille mon cerveau et fait exploser des millions d'endroits de ma cervelle dont j'ignorais l'existence. Je ferme les yeux trop fort. Je serre les dents. Je chuchote : 'Doux Jésus !...'

Et...Euh... Un miracle ? Une coïncidence ? Un placebo ? Une pomme de terre ? Appelez ça comme vous le voulez. Je suis encore plus choquée que vous d'apprendre ce que ces deux mots viennent de me faire. Je suis réparée. Du moins, je ressens encore la douleur, mais elle est loin, et sourde -oui, comme Adelaïde- et n'est plus qu'un faible faisceau de souffrance, quand avant d'avoir interpellé le Saint Barbu aux sandales, c'était un phare.

Bon. Ok, ok, ok... ce doit être les médocs.

Cette pensée me laisse aussi sceptique qu'une gamine face à un pédophile dégarni aux lunettes jaunâtres qui lui montrerait sa camionnette en disant avoir des bonbons plein sa malle. Personne n'a jamais pensé que cette idée de bonbon aurait pu visait autre chose que des friandises. C'est vrai, quoi, peut-être qu'il parlait de ses bonbons à lui. Passons, de toute façon les pédophiles sont des furoncles purulents. Donc, je me remets à marcher vers le couloir sans trop de difficultés, en sortant j'aperçois un couloir bleu à ma droite. Sans doute les peintres s'étaient-ils dit :

'Hé, Patoche, le bleu c'est pas la couleur de la sérénité ?

-Génial, André ! Les gars on peint en bleu ! On va leur donner la patate à ces estropiés ! '

Ta sérénité tu t'la mets où j'y pense André, et puis c'est pas ta peinture bleu ciel moisie qui va effacer le bleu nuit de mon derche.

L'idée même d'emprunter ce tube de bleu défraîchi me donne la nausée. Je prends le couloir de gauche, lui, qui avait sûrement du être blanc avant, vire désormais au jaune pâle. Il est bien plus sympathique. Je marche, je bifurque dès que l'occasion s'en présente, je lorgne les murs, cherchant désespérément ce fichu téléphone avant de me rendre à l'évidence. Je suis paumée.

Avec un sourire triste et traînant, je me rends compte que je ne suis pas seulement perdue dans cette hôpital miteux. C'est lorsque mes pensées navrées furent interrompues que tout a dérivé. Je le sens, je le sais. Ce qui va se produire n'est pas normale.

N'est pas humain.



Chapitre 3

'[...] Je suis l'astre des nuits. Je brille, pâle et blanche,
Sur la feuille qui tremble au sommet d'une branche,
Sur le ruisseau qui dort, sur les lacs, bien plus beaux
Quand mes voiles d'argent s'étendent sur leurs eaux. [...]'
Une voix du ciel, Sophie D'Arbouville

Une douleur fulgurante déchire mon dos, deux points sous mes omoplates me brûlent et labourent ma chair de l'intérieur. Je tombe à genoux, le souffle coupé, les joues baignés de larmes, mes poings se serrent, et seulement lorsque je m'aperçois que mes ongles pénètrent dans ma paume, la souffrance me submerge et fait remonter à la surface un hurlement formidable. Le souffle court, la gorge en feu et le corps roulé en boule, mes mains déchirent ma robe de malade, et cherchent quelque chose, n'importe quoi dans mon dos aussi douloureux que si on m'avait marquée au fer rouge. Je tâtonne, je palpe, je griffe, mais il n'y a rien. Et c'est ça, le plus effrayant.

Au bout d'une vingtaine de secondes des infirmières se ruent vers moi et crient des choses que je n'entends pas. Je ne m'entends pas non plus gémir, et brailler.

Tout ce que j'entends, c'est la pulsation de mon organe vitale, qui, tout comme moi, est en train de perdre les pédales. La douleur me rend folle, je me dégage de la poigne des infirmières, je me débats, je ne veux pas qu'elles me touchent. Elles me font mal, elles ne comprennent pas à quel point ces foutues omoplates me torturent. Et puis tout à coup je le sens.

Je sens quelque chose de...

Bon sang qu'est-ce que?...

Le temps s'arrête. Pendant une seconde, j'arrête de me battre avec les infirmières de service, et elles arrêtent de me violenter. Plus aucun bruit. Plus aucun geste.

Je sens un truc se diviser dans mon dos. Quelque chose se libère. Murmure l'Instinct dans un silence des plus morbides. L'angoisse revient, avec ses traits flous, sa bouche tordue et son sourire carnassier, et elle plonge sa main translucide dans ma poitrine. Elle étouffe mon coeur, l'écrase -J'ai toujours vu les émotions comme des personnes autour de moi, jamais celle des autres, mais j'ai compris il y a longtemps que c'était une sorte de Don et m'y suis désintéressé étant donné l'inutilité de ce "Don" . Des millions de pensées traverse mes esprits pendant que les colosses en tenue médicale finissent, enfin, par m'attraper un membre chacune et m'emmener je-ne-sais-où. J'ai pensé : Alors quoi, j'ai mangé un ver qui a grandi dans mon estomac ? Ou peut-être qu'un alien me dissèque de l'intérieur. Nom de Dieu peut-être que c'est un cancer, mais...Non...Enfin, c'est pas vrai mais qu'est-ce que c'est ?

Je me réveille dans ma chambre, le cerveau en gelée. Les premières minutes, je ne sais ni où je suis, ni ce que je fais là. Tout est embrouillé.

Puis tout se délit au fur et à mesure, mon regard passe de mon lit, aux barreaux jusqu'aux appareils médicaux à ma droite, branchés à Adelaïde. Oh, je me souviens d'Adelaïde. Elle dort et elle est en plein rêve -je vois ses paupières trembler. L'infirmière qui s'occupe de la Sourde m'entends me relever du lit et détaille en un temps record. Je regarde autour de moi, intriguée. Qu'est ce qui lui prend ? Quelques minutes après, Dr. Kaset entre dans ma chambre. Derrière elle, suit une forme bleue plus ou moins cotonneuses : L'excitation.

' Mlle.Fotroy, je dois vous avouer être... perplexe, quand à votre subite guérison. Sachant que vos blessures étaient, plus que désastreuses et handicapantes. Alors, je vous le demande en tant que médecin. Que prenez vous donc ? '

Je pense qu'elle se trompe de patient, parce que je ne comprends pas un traître mot de ce qu'elle raconte. Je plisse les yeux, lève un sourcil et demande avec confusion :

'Excusez-moi, de quoi parlez-vous exactement ? '

Le bleu clair et effacé de la forme qui se traînait derrière elle s'estompe, laissant place au vermillon de l'agacement et



ses traits grossiers.

'Ne jouez pas l'enfant je vous prie. Mentir est une forme de délit, êtes-vous sûr de vouloir récidiver la chose ? Dois-je préciser le fait que la question que j'ai dû vous poser à votre arrivée n'était qu'une simple formalité ? Les marques sur vos jambes ont été causés par des poings, celles de vos bras ont la forme de régulière d'une ceinture, et vous avez demandez des nouvelles de votre Mère et n'avaient même pas daigné en prendre de votre père. Il est temps d'arrêter de mentir Mademoiselle Fotroy. Des gens pourraient survivre grâce à votre... "sérum de guérison", si je puis dire. '

Tilt.

Je me rue dans les toilettes et ce, sans le moindre effort.

Je suis terrifiée, je sais ce que je vais voir dans le bout de miroir de la salle de bain avant même d'ouvrir les yeux. Mais je n'ose même pas y croire. Alors j'ouvre les paupières. Une peau lisse, un teint hâlé, des yeux bruns, des cheveux ondulés.

Et pas une seule égratignure. Mon coeur s'arrête, des mots sortent par millions de ma cage thoracique et meurent au bout de mes lèvres. Je ne sais plus où poser mon regard, parce que tout ce que je vois me fait tressaillir. Mais bientôt je ne vois plus rien et je remercie en silence les larmes qui troublent ma vision.

Je me tourne vers Kaset, et les mains lourdes, dorées et velues de la déception enserrant ses entrailles.

'Alors, vous ne savez pas. '

Mes mains tremblent tant qu'il faut que je les fourre dans mes cheveux pour avoir un semblant d'équilibre mentale à servir au docteur.

'Comment est-ce possible ? '

La déception se rue hors de la chambre et la frayeur rampe aux pieds de Kaset. Ses écailles luisent comme des billes de verre humides.

'Qu'est-ce... Vous... ? '

Ses globes oculaires sont prêts de tomber de leurs orbites tellement ses yeux sont écarquillés. A son tour de trembler.

Elle fait tomber son stéthoscope, recule et répète : 'Comment est-ce possible ?... '

En me fixant, moi. Je me tourne vers le miroir, de nouveau.

Ce que je vois me laisse dans une torpeur innommable, et un torrent de question, de jurons déferle en moi, mais le barrage de la peur érigé dans mon être les empêche d'atteindre ma gorge.

Je brille. Littéralement, de la chaleur et un halo de lumière surnaturelle s'échappe de mes pores.

Je vais me réveiller. Ce n'est qu'une question de temps, autrement je suis complètement folle.

Retourne-toi.

L'instinct est de retour, et il n'est pas question de l'ignorer. Je me retourne, Kaset atteint la porte et en un clin d'oeil j'ai la main sur son poignet. A partir de là, les choses se passent sans mon accord. Et ce que je fais, je le fais comme si j'y suis destinée depuis toujours, comme une vieille habitude maladroite qui émerge après de longues années de sommeil. J'attrape les frêles épaules de Blondie et plonge mon regard dans le sien. Quelque chose se produit. Le regard de Kaset gagne en intensité. Perd en frayeur.

Elle est prête murmure l'Instinct.

'Les médicaments et les soins que vous m'avez procuré, vous, ainsi que tout le personnel médical mit à ma disposition ont payés. Je suis encore groggy, encore amochée mais je peux rentrer chez moi dès à présent, et vous ni voyez aucun inconvénient. Vous comprenez ? '

Kaset hoche la tête, absente.

Il m'a fallut ... comment appelle-t-on cela ? Hypnotiser, contraindre ? Bien, il m'a fallut contraindre l'infirmière de mon étage de m'apporter les habits que je portais à mon arrivée, ce qu'elle fit rapidement, comme un automate, sans me regarder dans les yeux, sans émettre un son, avec des gestes fluides et avec des yeux vides. Après m'être glissée dans mon jean, la douleur retentit de nouveau dans mon dos.

'Pas question. Alors là non ! ' Et c'est en serrant les dents que je me faufile dans mon sweat-shirt en plongeant furieusement les bras dans les manches. J'arpente les couloirs et aucune des infirmières au physique imposant qui m'avaient plaquée à terre la veille ne semble me reconnaître. La sortie est on-ne-peut plus facile, hormis évidemment les coups de mâchoire infernaux qui vibrent sous mes omoplates, rien ne m'empêche de m'en aller. Et c'est ce que je fais.

Alors que je me trouve dans un taxi payé avec les malheureux restes de mon argent de poche durement gagné - le baby-sitting est traumatisant... - mes pensées se dirigent vers une seule et même personne :

Maman.

La douleur est abominable mais j'essaie tout de même de l'ignorer, ce qui est une délicieuse défaite bien évidemment. Mes yeux se posent sur le conducteur du taxi.

Il est très jeune et, en toute honnêteté, il serait insensé de ne pas le trouver charmant. De longs et épais cheveux d'un blond cendré tombent sur ses yeux de temps à autres, et il les repousse en y plongeant ses mains pour les plaquer en arrière. Son nez est droit, ses lèvres sont pleines et ses yeux ont la douce couleur de l'ambre. Sa beauté me semble tout à fait... eh bien, irréaliste est le mot adapté.



Je lève les yeux pour reporter mon regard sur le rétroviseur qui m'offre une vue somptueuse des beaux yeux de l'inconnu qui m'emmène chez moi, et je m'aperçois que ces derniers me lorgnent.

Oh mon Dieu, faite qu'il ne m'a pas vu le dévorer de yeux, je vous en prie, je vous en pr...

' Tu aimes ce que tu vois, ma jolie ? ' Un sourire railleur fend son visage et dévoile ses dents blanches et irréprochables. Oh le lourd.

"Ma jolie" tu remballes le Narcis, et tu m'expliques par quels chemins sinueux tu passes ? J'aimerais rentrer chez moi avant la disparition des ours blancs en fait. '

Le divin et abruti conducteur explose de rire, un rire rauque aux inflexions suaves.

Mais enfin, pourquoi les crétins sont-ils si beaux ?

'-Mais quel humour, quel humour, il me lance un regard doré dans le rétroviseur, alors, dis-moi petite chose, pourquoi es-tu si pressée de rentrer chez toi ? ' Aussi étrange que puisse paraître sa question, aucune mauvaise intention ne transparait dans sa voix, aussi, je ne peux m'empêcher de me dire que s'il était violeur en série- quand bien même il aurait réussi à avoir n'importe quelle fille dans son lit en un battement de cil- il aurait sut cacher ce genre de divergence de la voix pour ne pas effrayer son gibier.

Tu regardes trop Cold Case Sev'.

' Je vais voir ma Mère après avoir passé deux jours d'hospitalisation.

-Qu'est ce que tu as ? '

Un tas de choses, aurais-je voulu dire. Mais il ne parle pas de ça, et même si l'Instinct me souffle qu'il est digne de confiance j'exècre l'idée même d'aborder le terrain abrupte du souvenir du père avec lui. Avec n'importe qui d'autre d'ailleurs.

'Très mal au dos. ' Je mens bien. Trop bien, même, et ça m'effraie à vrai dire cette capacité à mentir comme un arracheur de dent pour reprendre les termes vieillots de Maman.

'C'est à dire ? ' Les voitures devant s'arrêtent à cause d'un camion qui a renversé sa marchandise tout le long de la route. Un automobiliste braille et klaxonne en secouant son poing par la fenêtre, le conducteur du camion le regarde avec une lassitude et un mépris inconditionnel et lui offre son joli petit majeur boudiné comme réponse à ses hurlements. Tout ça, ça commence à m'ennuyer ferme, il faut que je rentre.

Quand je pose mon regard sur le rétroviseur, il me regarde fixement, et l'ombre pâle et orange de l'intérêt se matérialise à ses côtés.

'Sous mes omoplates. Tu vas me prendre pour une siphonnée hein, mais j'ai l'impression qu'il y a quelque chose sous ma peau.'

Un éclair passe dans les yeux ambrés du rétro', et il est tellement bref que je pensais l'avoir imaginé.

Puis il sourit et se tourne complètement vers moi, de toute façon il reste une tonne de marchandise sur le béton, et le bouchon est d'au moins deux kilomètres. Je ne rentrerai chez moi que dans une bonne heure et demie. Il fouille dans un sac sur le siège passager et en sort un papier froissé. Il me le tend, avec un stylo bleu.

'T'as un certain charme, malgré ton piètre humour et ta condescendance... J'aimerais bien te revoir.' Il sourit, lève un sourcil et me lance un regard de défi. C'est ce genre de regard qui vous balance : ' T'oseras pas écrire ton numéro espèce de coincée, j'me trompes ? '

Eh bien oui, tu te trompes mon gras.

Et c'est non sans une pointe d'appréhension et de surprise que j'écris mon numéro sur son papier. Il remarque mon expression gênée et aussitôt un sourire railleur éclaire la planète toute entière.

'Tu ne vas tout de même pas me dire qu'on ne t'as jamais draguée !'

Face à ma moue gênée et à ma honte non dissimulée, ses traits se figent et son sourire retombe. Il a l'air sincèrement outrée et choqué.

'Attends, attends... Alors tu ne sais pas à quel point tu... Attends, non ! Tu ne vas pas me dire qu'on ne t'a jamais trouvée jolie !'

-Eh bien ma Mère me le dit des fois mais je... '

Il se retourne alors que je parle dans le vide et plonge son visage dans ses mains.

'C'est pas croyable enfin ! Mais les gens sont aveugles ou quoi ? C'est quoi cette ville de timbrés !'

Ce n'est pas tant de la colère qui transperce sa voix mais une incrédulité sans nom, plutôt.

Puis soudainement, je me sens si stupide qu'une vague de colère réveille mon dos et ces douleurs que j'avais oubliées, pourquoi aurais-je honte de dire que je n'ai jamais eu de petit ami depuis mes cinq ans, on s'en fiche non ?

'Hé, c'est bon OK ? c'est pas comme si j'avais le faciès de Queen B non plus ! Il me fait les yeux ronds. Oh et puis laisse tomber, tu veux.

-Mais comment veux-tu que je laisse tomber, c'est insensé ! Vraiment !

-Y a des choses encore plus louches dans l'univers, du style, que fait un si jolie minois dans un taxi ? ' Dans ma tête, la question ne semblait pas aussi aguicheuse, bon sang...

Je voulais le mettre mal à l'aise et j'ai fais tout le contraire. Il se tourne de nouveau vers moi :

'Je rêve... T'es au courant que tu dragues comme les blaireaux bourrés aux sorties de discothèques ?

-Oh Seigneur, tu dois être la dernière personne sur Terre à encore utiliser le mot "discothèque" !'

Une lueur de malice allume son regard , et il baisse les yeux et fouille dans la poche de son jean.



'Je peux savoir ce que tu fais ?

-Je cherche mon téléphone.

-Et pourquoi donc ?

-Pour te prendre en photo.

-Jamais de la vie !

-Hé, hop hop hop on se calme ! Je vais juste de mettre sur Facebook histoire de partager cette surprenante découverte avec mes potes. La surprenante découverte, je rappelle, c'est ton absence de pe...

-Face quoi ? '

Un silence plus que gênant s'installe entre nous. Il lève les yeux avec lenteur.

'Oh, non... Tout mais pas ça ! Tu n'as pas Facebook ? ' Je secoue la tête.

' Mais enfin de quelle planète viens-tu ?! '